

## De l'essor de la performativité dans la politique-spectacle des démocraties de masse

### The Rise of Performance in Mass Democratic Politics

### Del desarrollo de la actuación en la política espectáculo en las democracias de masas

Jason L. Mast, Antoine Gauthier et Jonathan Roberge

Numéro 51, automne 2011

Théâtralité et société : positions de la sociologie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015002ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015002ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Athéna éditions

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mast, J. L., Gauthier, A. & Roberge, J. (2011). De l'essor de la performativité dans la politique-spectacle des démocraties de masse. *Cahiers de recherche sociologique*, (51), 157–180. <https://doi.org/10.7202/1015002ar>

Résumé de l'article

Cet article traite de la montée de la performativité au sein de la politique-spectacle contemporaine. Il soutient qu'à mesure que les conditions sociales sont devenues fragmentées, les acteurs politiques ont été amenés à travailler de façon plus consciemment symbolique dans leur manière de communiquer et de convaincre leur public. Le concept de fragmentation (*defusion*) sera ici proposé. Celui-ci suggère que les acteurs politiques doivent désormais travailler de façon plus théâtrale pour incarner l'autorité dévolue à leurs charges. En examinant à la fois les changements dans les stratégies américaines présidentielles, la compréhension populaire de la citoyenneté, la production de nouvelles ainsi que les technologies médiatiques tout au cours du vingtième siècle, l'article explique comment la sphère polymorphe que l'on appelle politique s'est organisée de manière de plus en plus théâtrale.

# De l'essor de la performativité dans la politique-spectacle des démocraties de masse

JASON L. MAST

Cet article met l'accent sur l'aspect théâtral de la vie démocratique en même temps que sur les transformations sociales et politiques qui ont permis cet état de fait. Auparavant centrés autour de l'État, des dirigeants de parti, des institutions économiques ou religieuses et des élites sociales, le pouvoir politique et l'autorité ont volé en éclats et sont devenus plus diffus au courant du XX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, alors que des institutions intermédiaires se sont taillées une place entre les anciennes formes de pouvoir et les publics des nations démocratiques<sup>2</sup>. La prise et l'exercice du pouvoir sont, en effet, devenus plus compliqués depuis que les élites médiatiques et les leaders d'opinion ont accru leur pouvoir interprétatif et depuis que les communautés d'intérêt sont passées d'une société de masse à un entrelacs de systèmes dans lesquels se

- 
1. Voir Michael Schudson, *The Good Citizen: A History of American Civic Life*, New York, Martin Kessler Books, 1998; Jeffrey C. Alexander, « Cultural Pragmatics: Social Performance between Ritual and Strategy », *Sociological Theory*, vol. 22, n° 4, 2004, p. 527-573; Philip S. Gorski, « Mann's Theory of Ideological Power: Sources, Applications and Elaborations », dans J. A. Hall et R. Schroeder (dir.), *An Anatomy of Power: The Social Theory of Michael Mann*, New York, Cambridge University Press, 2006, p. 101-134 et Samuel Kernell, *Going Public: New Strategies of Presidential Leadership*, Washington, CQ Press, 2007 [1986].
  2. Voir David L. Altheide et Robert P. Snow, *Media Logic*, Beverly Hills, Sage Publications, 1979; Michael Schudson, *Watergate in American Memory: How We Remember, Forget, and Reconstruct the Past*, New York, Basic Books, 1992 et Barbie Zelizer, *Covering the Body: The Kennedy Assassination, the Media, and the Shaping of Collective Memory*, Chicago, University of Chicago Press, 1992.

chevauchent différents publics<sup>3</sup>. À la suite de cette transformation des assises sociales de l'autorité, le politique, au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, se manifeste de plus en plus à travers la performativité du pouvoir. Celui-ci comprend une dimension à la fois interprétative et constitutive.

Ce qui précède représente donc les conditions générales de la fragmentation<sup>4</sup>, dans laquelle l'autorité habilitée à nommer, narrer, proscrire et prescrire n'est plus uniquement entre les mains des bureaucrates, des dirigeants de partis politiques, des élites sociales et des experts. À des degrés variables, le politique a toujours formé un espace de contestation discursive<sup>5</sup>. Mais le politique de la modernité avancée prend place dans des conditions médiatiques<sup>6</sup> qui mettent en jeu une variété de canaux qui permettent la dissémination d'un nombre sans précédent de contre-discours et d'interprétations, et ce, de façon ample et instantanée. Par voie de conséquence, ces conditions ont tourné la pratique politique en performance. La politique contemporaine fait montre d'une logique de performativité, mais celle-ci n'est pas prise dans un sens péjoratif. Il ne s'agit pas ainsi de dire que les gens au pouvoir agissent seulement de façon hypocrite et non authentique pour arriver à leurs fins – ce que la simple métaphore de « politique du spectacle » pourrait laisser entendre<sup>7</sup>. Bien plutôt, la politique se présente comme un spectacle dans le sens où les agents de pouvoir doivent agir d'une façon plus consciemment symbolique pour communiquer leurs idées aux publics qui, en tant qu'auditoires jouissant d'une distance critique, sont plus que jamais à même d'acquiescer ou de réfuter, de considérer ou d'ignorer, les messages venus d'en haut, et dont les réactions façonnent à leur tour les futures actions du pouvoir. La culture est formée, d'une part, de structures profondes et de représentations collectives qui façonnent notre entendement commun et, d'autre part, de symboles plus tangibles comme des mots et des objets matériels que nous utilisons intentionnellement pour communiquer nos idées et nos intentions aux autres. Forts d'équipes de conseillers, les acteurs politiques élaborent des scripts à partir de cette donne culturelle et mettent en scène leurs apparitions à l'aide d'objets symboliquement chargés, placés dans un décor démontrant qu'ils s'identifient à leurs auditoires. Cela est fait avec

.....  
3. Voir Richard E. Neustadt, *Presidential Power and the Modern Presidents: The Politics of Leadership from Roosevelt to Reagan*, New York, The Free Press, 1990, p. 73 et Jeffrey C. Alexander, *The Civil Sphere*, New York, Oxford University Press, 2006.

4. Voir Jeffrey C. Alexander, « Cultural Pragmatics... », *op. cit.*

5. Voir Jürgen Habermas, *The Structural Transformation of the Public Sphere*, Cambridge, MIT Press, 1989.

6. Voir Gianpietro Mazzoleni et Winfried Schulz, « "Mediatization" of Politics: A Challenge for Democracy? », *Political Communication*, vol. 16, n° 3, 1999, p. 247-261.

7. Voir David Apter, « Politics as Theatre: An Alternative View of the Rationalities of Power », dans Jeffrey C. Alexander, Bernhard Giesen et Jason L. Mast (dir.), *Social Performance: Symbolic Action, Cultural Pragmatics, and Ritual*, New York, Cambridge University Press, 2006, p. 218-256.

l'objectif d'influencer ceux-ci tant cognitivement qu'émotionnellement. En se servant de scripts sur des télésouffleurs, entourés de moyens évocateurs de production symbolique, les acteurs politiques jouent devant les caméras de télévision. Ces scripts sont instantanément interprétés et propagés par les critiques des médias puis diffusés vers les publics nationaux et, de plus en plus, mondiaux<sup>8</sup>. Voilà la structure et les aléas de la politique sous des conditions de fragmentation.

Dans les sections suivantes, j'examinerai certaines théories sociologiques à propos des événements politiques et d'autres traitant de la relation entre la culture et le social. Je présenterai surtout la théorie de la fragmentation de Jeffrey C. Alexander selon laquelle la politique états-unienne contemporaine peut se comprendre à l'aune de conditions fragmentées qui complexifient et disjoignent les processus rituels collectifs. J'utilise le terme « fragmentation » afin d'indiquer que les acteurs politiques décisionnels, les présidents en particulier, luttent constamment pour se présenter comme les diagnosticiens privilégiés de la condition dans laquelle se trouve la nation, ou comme les apôtres de la trajectoire privilégiée par cette dernière. Leur habileté à incarner le rôle de visionnaire de la nation s'est érodée, et des voix gagnent constamment du terrain dans la formation de segments alternatifs de la conscience collective. Je développerai ensuite sur les études concernant la présidence et la citoyenneté afin de repérer les changements qui ont précipité des conditions fragmentées à l'intérieur de ces deux sphères, c'est-à-dire le degré de fragmentation entre les acteurs qui œuvrent au sein d'institutions publiques, d'une part, et le degré de fragmentation issue de la compréhension qu'ont les citoyens de leur relation avec l'arène politique, de l'autre. Enfin, j'aborderai les mutations dans les institutions médiatiques et les technologies de la communication ayant contribué à cette dynamique fragmentée. Ces changements ont créé un plus grand espace interprétatif et constitutif entre les leaders politiques et leurs publics.

En insistant sur le rôle de la télévision comme technologie principale de mise en forme et de dissémination des prestations politiques post-1960, je cherche à mettre davantage l'accent sur le corps même des politiciens et sur leurs talents performatifs. Il ne faut pas oublier toutefois que la presse écrite était et continue d'être décisive dans la (re)création des espaces interprétatifs et des discours critiques. En guise de conclusion, j'examinerai brièvement la structure de caractère des personnages que les récents présidents états-unien ont campés, en faisant référence aux défis auxquels ces acteurs font face vis-à-

8. Voir John B. Thompson, *Political Scandal: Power and visibility in the Media Age*, Cambridge, Polity Press, 2000, p. 71.

vis de leurs auditoires dans un contexte globalisé. Ces auditoires renferment en effet des fondements culturels variés lorsqu'ils décodent une prestation présidentielle.

### **Sociologie des événements politiques : fragmentation et *Cultural Pragmatics***

Un contexte culturel et social produit des configurations et des relations particulières de pouvoir et d'obéissance, et à mesure que les conditions sociales et culturelles changent, la pratique de la politique change elle aussi. Max Weber a créé le champ de la sociologie politique lorsqu'il identifia comment les fondations sociales de l'autorité changent au fil du temps, et ce, en conjonction avec des degrés variés de différenciation sociale. L'autorité exerçant sa volonté sur une population, explique Weber<sup>9</sup>, a été enracinée dans la tradition, le charisme et, constitutif de l'époque moderne, le système rationnel légal de lois et règlements propre aux bureaucraties. Ainsi, l'auteur allemand développa ces catégories pour délimiter de grandes époques et tendances en sorte que ces descriptions quant aux sources du pouvoir dans le contexte rationnel légal disent assez peu de choses des structures et flux inhérents aux dynamiques politiques contemporaines. Certes, le travail politique s'effectue aujourd'hui à l'intérieur d'un contexte rationnel bureaucratique. Cependant, et comme Karl Marx le faisait remarquer, quand les membres d'une collectivité s'emploient à créer un ordre social et politique plus juste, ils « conjurent avec anxiété les esprits du passé à leur service, en empruntant leurs noms, slogans de bataille et costumes » et façonnent ainsi les nouveaux arrangements « en déguisement du passé et langage d'emprunt »<sup>10</sup>. Marx décrivait alors la période de la Révolution française (1789-1814) et l'élection populaire de Louis Bonaparte en 1848, mais ses analyses des soubassements culturels de l'action politique demeurent encore vraies aujourd'hui. Pour dire la même chose dans une prose peut-être moins lyrique : alors que la politique contemporaine prend place à l'intérieur du cadre rationnel bureaucratique tel que suggéré par Weber, les imaginaires politiques, idéaux, soucis, calculs et compétitions, eux, sont néanmoins construits et interprétés en référence aux noms, slogans et langage du passé.

Lorsque Émile Durkheim a jeté les bases d'une sociologie culturelle dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse*<sup>11</sup>, il a mentionné que l'observation de Marx s'interprète plus adéquatement comme un astucieux aperçu

9. Max Weber, *Economy and Society, Volumes 1&2*, Berkeley, University of California Press, 1968, p. 212-300.

10. Karl Marx, *The Eighteenth Brumaire of Louis Bonaparte*, New York, International Publishers, 1963 [1851-52], p. 15.

11. Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1985 [1912].

de l'ontologie culturelle que comme une simple lamentation normative ou une distraction superstructurelle. Les plus « rationnelles » des préoccupations humaines, suggèrent les travaux de Durkheim, y compris celles économiques, politiques, scientifiques et émotionnelles sont implantées dans un milieu culturel donné, structuré par des représentations collectives et imbriquées dans des réseaux de significations. Weber était bien sûr conscient du pouvoir de la culture à mettre en forme l'action sociale et les institutions<sup>12</sup>. Mais Durkheim a ajouté une dimension culturelle beaucoup plus explicite à la compréhension de l'autorité et de l'ordre social lorsqu'il a proposé la théorie selon laquelle les rituels constituent les moyens à travers lesquels les systèmes sociaux de compréhension sont reproduits, les frontières symboliques de la solidarité sont redéfinies et les hiérarchies internes sont réaffirmées. L'accent que met Durkheim sur les rituels, en tant que procédures cérémoniales structurées, a ainsi permis de souligner le *processus* par lequel les représentations collectives et les systèmes de symboles sont traduits en des réalités matérielles dans l'action quotidienne des gens, de même que dans la reproduction des institutions sociales. Toutes les sociétés, aussi complexes soient-elles, conclut-il<sup>13</sup>, doivent mettre en œuvre des dynamiques rituelles pour réaffirmer les représentations collectives et redessiner les liens et les frontières de la solidarité sociale. Les sociologues modernes et contemporains attentifs à la culture ont démontré l'importance analytique du cadre rituel, en examinant comment les processus rituels sont centraux dans la construction des identités nationales<sup>14</sup>, et comment ces processus sont manifestés lors de situations extrêmes de divisions sociales et politiques telles que des révolutions<sup>15</sup>, des crises<sup>16</sup> et des guerres<sup>17</sup>.

Toutefois, la public-ité [*public-ness*] médiatisée et la combativité narrative démontrée dans plusieurs cultures politiques démocratiques contemporaines indiquent bien de quelle façon le statut de la légitimité et la projection

12. Voir Max Weber, « The Social Psychology of the World Religions », dans H. H. Gerth and C. W. Mills (dir.), *From Max Weber*, New York, Oxford University Press, 1946 [1922-1923], p. 267-301 et Max Weber, *The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism*, New York, Charles Scribner and Sons, 1958 [1904-1905].

13. Émile Durkheim, *op. cit.*, p. 429.

14. Voir par exemple Edward Shils et Michael Young, « The Meaning of the Coronation », *Sociological Review*, vol. 1, p. 63-81; W. Lloyd Warner, *The Living and the Dead: A Study of the Symbolic Life of Americans*, New Haven, Yale University Press, 1959 et Lyn Spillman, *Nation and Commemoration: Creating National Identities in the United States and Australia*, Cambridge, University of Cambridge Press, 1997.

15. Voir William H. Sewell Jr., « Ideologies and Social Revolutions: Reflections on the French Case », *The Journal of Modern History*, vol. 57, n° 1, 1985, p. 57-85; William H. Sewell Jr., « Historical events as Transformations of Structures: Inventing Revolution at the Bastille », *Theory and Society*, vol. 25, n° 6, 1996, p. 841-881; David I. Kertzer, *Ritual, Politics, and Power*, New Haven, Yale University Press, 1985 et Laura Edles, *Symbol and Ritual in the New Spain: The transition to Democracy After Franco*, New York, Cambridge University Press, 1998.

16. Voir Jeffrey C. Alexander, « Culture and Political Crisis: "Watergate" and Durkheimian Sociology », dans Jeffrey C. Alexander (dir.), *Durkheimian Sociology: Cultural Studies*, New York, Cambridge University Press, 1988, p. 187-224.

17. Voir Philip Smith, « Codes and Conflict: Toward a Theory of War as Ritual », *Theory and Society*, vol. 20, n° 1, p. 103-138.

de l'autorité sont devenus de plus en plus contingents, et de quelle façon les rituels collectifs se débattent pour avoir un impact sur les consensus interprétatifs de masse ainsi que sur les sentiments de solidarité groupale au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle<sup>18</sup>. Gagner et maintenir une légitimité devient une tâche de plus en plus ardue, puisque de multiples intrigues concurrentes, la médiation instantanée ainsi qu'une compétition féroce pour obtenir l'attention des gens font rage dans le monde de la modernité avancée occidentale. Dans ce contexte, le processus rituel est devenu plus complexe et plus conflictuel. Alors que les actions collectives génèrent toujours des dynamiques et des structures ritualisées, ces événements et débats ont davantage de chances d'atteindre une structure quasi rituelle que, comparativement, les manifestations plus stables et plus consensuelles des formations sociales du passé<sup>19</sup>.

En examinant de quelle façon la structure de l'action collective symbolique s'est modifiée sur une longue période, Jeffrey C. Alexander a créé une théorie des performances culturelles qui permet de faire le pont entre la typologie wébérienne de l'autorité et la théorie durkheimienne de la culture et du rituel<sup>20</sup>, et ce, tout en fournissant un modèle d'analyse concernant les relations entre l'État, les publics et les médias en cette ère rituelle tardive. Les actions collectives symboliques, soutient Alexander, peuvent s'analyser selon six éléments de performances culturelles : les acteurs, les auditoires, les moyens de production symbolique, les systèmes de représentation collective, le pouvoir et la mise en scène. L'exercice du pouvoir, selon cette théorie, s'est converti en prestations contingentes à l'intérieur de conditions fragmentées, dans lesquelles les acteurs politiques travaillent d'arrache-pied pour persuader des auditoires, et ce, en tentant d'atteindre leur corde sensible, c'est-à-dire en réécrivant des refrains familiers depuis longtemps et contenus dans le chansonnier de la collectivité.

Dans le monde contemporain, le défi de cultiver et de personnifier une légitimité politique dans des conditions fragmentées en devient un de « défragmentation » ou de « recollage » (*re-fusing*) des éléments de mise en scène culturelle. D'un point de vue analytique, comprendre la nature du pouvoir politique dans ces conditions fragmentées signifie considérer combien facilement ou difficilement des éléments performatifs ont un impact, ou sont liés les uns aux autres, lors d'exercices politiques comme, par exemple, les cam-

18. Voir Jason L. Mast, « The Cultural Pragmatics of Event-ness », dans Jeffrey C. Alexander, Bernhard Giesen et Jason L. Mast (dir.), *Social Performance: Symbolic Action, Cultural Pragmatics, and Ritual*, New York, Cambridge University Press, 2006, p. 115-116.

19. Voir Victor Turner, *From Ritual to Theatre: The Human Seriousness of Play*, New York, Performing Arts Journal Publications, 1982; Robin Wagner-Pacifici, *The Moro Morality Play: Terrorism as Social Drama*, Chicago, University of Chicago Press, 1986 et Jeffrey C. Alexander, « Cultural Pragmatics: Social Performance Between Ritual and Strategy », *Sociological Theory*, op. cit., p. 527-573.

20. *Ibid.*, p. 528 et 533.

pagnes politiques et les élections, les processus législatifs musclés, de même que lors de luttes à finir eu égard aux prétentions de légitimité d'acteurs politiques – ce que les récentes présidences états-uniennes ont d'ailleurs montré de manière particulièrement dramatique.

Une fois la théorie d'Alexander sur la montée de la performativité assimilée, il est maintenant possible d'examiner de quelle manière les universitaires ont fait le récit des aspirations culturelles des citoyens et des politiciens dans le temps, et de faire ressortir certains changements qui ont favorisé la croissance des conditions fragmentées ayant façonné le politique du tournant du siècle. Pouvoir et légitimité renvoient à une relation binaire entre autorité et obéissance. La légitimité se réfère à la façon avec laquelle les deux côtés de ce binôme construisent et interprètent leurs attentes vis-à-vis de ces deux rôles, tandis que ces rôles se voient eux-mêmes conférer des formes culturelles par les narrations collectives propres à la citoyenneté et à l'idée de la nation dans lesquelles ils s'insèrent. À travers la lunette de la *Cultural Pragmatics*, les études sur la citoyenneté<sup>21</sup> peuvent se comprendre comme un examen des aspirations des auditoires, alors que les études sur les styles de leadership<sup>22</sup> peuvent être comprises comme des descriptions de perceptions, par les acteurs politiques, de leur rôle dans la dramaturgie de la démocratie.

Parce que l'autorité et l'obéissance renvoient l'une à l'autre, les études sur l'une éclairent les attentes quant à l'autre également. La section suivante présente une reconstruction historique de l'accroissement des conditions de fragmentation, qui sera, pour des considérations de longueur de texte, centrée sur les États-Unis. Alors que les producteurs de nouvelles des nations européennes ont résisté en grande partie à éditer les voix des acteurs politiques dans des clips concis, il y a toute raison de croire que certains processus politiques européens sont en voie de devenir eux aussi orientés davantage vers le spectacle, suivant en cela la tendance états-unienne<sup>23</sup>. Ce qui suit se présente comme un court idéaltype du passage à la fragmentation et à la politique performative qui, à titre de description large de cette transformation

21. Voir Alexis de Tocqueville, *Democracy in America, Volumes 1 et 2*, New York, Doubleday, 1969 [1835-1840]; Walter Lippmann, *Public Opinion*, New York, Free Press, 1965 [1922]; John Dewey, *The Public and Its Problems*, Chicago, Swallow Press, 1954 [1927]; Michael Schudson, *The Good Citizen: A History of American Civic Life*, New York, Martin Kressler Books, 1998; Robert D. Putnam, *Bowling Alone: The Collapse and Revival of American Community*, New York, Simon & Schuster, 2001 et Jeffrey C. Alexander, *The Civil Sphere*, New York, Oxford University Press, 2006.

22. Voir Jeffrey K. Tulis, *The Rhetorical Presidency*, Princeton, Princeton University Press, 1987; Richard Neustadt, *Presidential Power and the Modern Presidents: The Politics of Leadership from Roosevelt to Reagan*, New York, The Free Press, 1990 et Samuel Kernell, *Going Public: New Strategies of Presidential Leadership*, 4<sup>e</sup> édition, 2007 [1986].

23. Voir Gianpietro Mazzoleni et Winfried Schulz, «“Mediatization” of Politics: A Challenge for Democracy?», *Political Communication*, vol. 16, n° 3, 1999, p. 251 et David L. Swanson and Paolo Mancini, *Politics, Media, and Modern Democracy: An International Study of Innovations in Electoral Campaigning and Their Consequences*, Westport, Praeger, 1996.



historique, n'a pas pour objet de proposer quelque évolution fonctionnaliste ou téléologique.

### **Scripts de la citoyenneté et orientations du leadership politique**

Aux États-Unis, les études sur les manières d'exercer l'autorité et sur les modèles de citoyenneté et de consentement ont montré que de substantielles transformations dans l'histoire des États-Unis se sont produites quant à la façon des publics et des acteurs politiques d'envisager et de comprendre leurs rôles. Ces études caractérisent cette transformation comme le mouvement, à partir d'un consensus généralisé sur la raison et le but de la politique, de liens serrés de solidarités et d'un pouvoir politique centralisé, séparé et exercé à distance, vers des manières de concevoir la fonction même de la politique qui soient plus diffuses, vers des solidarités fondées sur des codes culturels plus abstraits ainsi que vers une relation plus visible, immédiate et réciproque entre le souverain et son peuple. Le sociologue Michael Schudson décrit cette transformation dans son étude à propos des changements dans la manière de concevoir la citoyenneté au cours de l'histoire des États-Unis. Il dépeint cette conception comme étant façonnée d'abord par « une vision organique selon laquelle le régime politique poursuit un bien commun unique<sup>24</sup> », puis comme ayant migré vers un cadre dominé par des partis « davantage intéressés à distribuer des fonctions politiques qu'à mettre de l'avant des politiques<sup>25</sup> », et, finalement, comme s'inscrivant dans des circonstances contemporaines dans lesquelles « des prétendants individuels entrent en compétition pour établir les standards de la vie politique<sup>26</sup> », et où « tous proposent de définir ce qui fait la politique et ce que l'expérience de la politique peut vouloir dire<sup>27</sup> ».

Les experts en sciences politiques et autres universitaires ont insisté sur les changements qui ont affecté la manière dont les acteurs politiques comprennent, obtiennent et exercent leur pouvoir, et ce, tout en explicitant le phénomène de fragmentation et de montée de la politique spectacle. Jeffrey Tullis, par exemple, affirme qu'« une véritable transformation<sup>28</sup> » s'est produite au début du XX<sup>e</sup> siècle lorsque les présidents ont commencé à voir la rhétorique populaire de masse comme « un des outils principaux de la

.....  
24. Michael Schudson, *The Good Citizen: A History of American Civic Life*, New York, Martin Kessler Books, 1998, p. 5.

25. *Ibid.*, p. 6.

26. *Ibid.*, p. 8.

27. *Ibid.*, p. 9.

28. Jeffrey K. Tullis, *The Rhetorical Presidency*, Princeton, Princeton University Press, 1987, p. 7.

gouvernance présidentielle<sup>29</sup>». En demeurant prudents avec la démagogie et avec l'intention de préserver le républicanisme représentatif contre la tournure potentielle du pouvoir populaire, les présidents du XIX<sup>e</sup> siècle communiquaient très rarement avec le public. Lorsqu'ils le faisaient, ces derniers tenaient des propos d'allure générale et vague. Le public semblait même apprécier cette relation avec l'autorité comme l'illustre l'acclamation par la foule de la réticence de Lincoln (1861-1865) à parler en détail de « l'actuel état de débauche du pays » lors d'un discours proclamé à la veille de la Guerre Civile<sup>30</sup>. Theodore Roosevelt (1901-1909) a transformé cette orientation en commençant activement à « passer au-dessus de la tête » des élites de Washington, enjoignant les publics à supporter ses initiatives, une pratique que Woodrow Wilson (1913-1921) adoptera plus tard, marquant le début de ce que Tullis appelle l'ère de la « présidence rhétorique ».

Dans son maître-ouvrage *Presidential Power and the Modern Presidents*, Richard Neustadt décrit la politique du milieu du XX<sup>e</sup> siècle comme ayant cours dans une Washington autonome et institutionnelle, et l'autorité politique du président comme enracinée dans l'habileté de ce dernier à rallier les membres du Congrès et les autres élites de la capitale afin qu'ils acceptent de négocier avec lui pour finalement suivre sa volonté. Dans la première édition de 1960, Neustadt soutenait que « le pouvoir de persuasion est le pouvoir de négocier. Le statut et l'autorité concèdent des avantages dans la négociation<sup>31</sup>. » Dans les éditions subséquentes, Neustadt a attribué davantage d'importance à l'opinion publique, reconnaissant qu'elle influençait le pouvoir politique. Il y maintenait néanmoins que cela passait par le truchement des élites de Washington et de leur appréciation du prestige populaire du président<sup>32</sup>. Le pouvoir présidentiel, pour Neustadt, demeurait attaché à la force de négociation, même lorsque l'impact de la télévision sur le processus politique a atteint sa pleine capacité :

La capacité pour un président d'émouvoir les téléspectateurs semble aussi tout aussi intéressante aux Washingtoniens d'aujourd'hui que son habileté à exercer ses anciens pouvoirs plus formels. Leur intérêt est son opportunité. Alors que les organisations partisans nationales décroissent, alors que la discipline de parti se relâche au Congrès, alors que les groupes et réseaux d'intérêt prolifèrent, un président qui souhaite compétitionner pour le leadership dans le calibrage des politiques et dans la construction des coalitions doit tirer le plus d'avantages possible de cette connexion populaire<sup>33</sup>.

29. *Ibid.*, p. 4.

30. *Ibid.*, p. 5.

31. Richard Neustadt, *Presidential Power and the Modern Presidents: The Politics of Leadership from Roosevelt to Reagan*, New York, The Free Press, 1990, p. 32.

32. *Ibid.*, p. 73.

33. *Ibid.*, p. 264.

Les origines du pouvoir politique se sont modifiées à nouveau durant les années 1970-1980. Comme l'indiquent les travaux de Samuel Kernell<sup>34</sup>, le contexte de « pluralisme institutionnel » si bien décrit par Neustadt, dans lequel « les élites politiques, et pour une large part les élites tout court, importent<sup>35</sup> » et dans lequel le public « ne prête normalement qu'une attention mitigée à ce que les politiciens font ou disent<sup>36</sup> », s'est déplacé vers un contexte de « pluralisme individuel », dans lequel le cœur du politique n'est plus organisé selon des loyautés robustes tirant leur origine de proto-coalitions, mais bien selon des membres du Congrès indépendants et libres de « recourir à leurs propres moyens pour assurer leur fortune politique » et « de poursuivre des objectifs liés à leur carrière personnelle<sup>37</sup> ». Dans le contexte du pluralisme individuel, maintient Kernell, les présidents « font des sorties publiques » avec le désir systématique de passer outre les élites de Washington et d'en appeler directement au public pour faire avancer leur ordre du jour<sup>38</sup>. Nul ne doit se surprendre du fait que Kernell (1986) et Tullis (1987) aient élaboré leur point de vue sur la « venue de la présidence rhétorique » et sur la stratégie montante des « sorties publiques » durant la présidence du « Grand communicateur » que fut Ronald Reagan. Menée de main de maître par Reagan puis institutionnalisée par Clinton, la « présidence publique » se produit désormais dans un contexte de performativité politique dans lequel le caractère public des tenants du pouvoir n'est pas seulement un moyen stratégique pour mettre de l'avant un ordre du jour politique. À la fin du XX<sup>e</sup> siècle, en effet, « Les Américains s'attendent simplement à ce que leurs présidents communiquent de façon à la fois régulière et substantielle par rapport à tous les enjeux publics du moment », et ce, mentionne l'analyste David Ryfe, « peu importe si cela n'a pas grand-chose à voir avec les tâches formelles liées à la fonction<sup>39</sup> ».

Les métaphores employées dans ces études sur les acteurs étatiques et les citoyens décrivent un arc narratif singulier : le pays a commencé avec un régime politique fondé sur un large consensus concernant le bien commun et sur le fait que le pouvoir tire son origine d'un rang, ce qui a pavé la voie à une situation dans laquelle les identités politiques sont devenues fermement liées aux partis. Lorsque les présidents ont commencé à courtiser de plus en plus l'opinion publique, au début et au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, une Washing-

.....  
34. Samuel Kernell, *Going Public: New Strategies of Presidential Leadership*, 4<sup>th</sup> Edition, 2007 [1986], p. 33.

35. *Ibid.*, p. 12.

36. *Ibid.*, p. 25.

37. *Ibid.*, p. 30.

38. *Ibid.*, p. 121.

39. David M. Ryfe, *Presidents in Culture: The Meaning of Presidential Communication*, New York, Peter Lang, 2005, p. 1.

ton institutionnellement autonome représentait un public de masse, dont les membres devenaient les modèles du citoyen rationnel et informé. Dans les conditions contemporaines, les élites de Washington se définissent davantage par cette caractéristique : elles pensent et agissent à titre individuel. Cela compose, en résumé, le récit du mouvement vers les conditions actuelles de fragmentation aux États-Unis.

L'objectif de ce texte est de camper les actions présidentielles – et la politique de façon générale – dans les conditions de fragmentation, ce qui suggère que la trajectoire démocratique américaine est produite à travers les interactions de trois sphères sociales : l'État, les médias et les publics. Ces interactions sont manifestées par des efforts constitutifs et interprétatifs pour façonner les significations et compréhensions du public, et se produisent à l'intérieur de cadres sociaux très larges à l'intérieur desquels tous les acteurs ont vu le jour. Aussi éclairantes que les études sur les styles et les stratégies de leadership présidentiels aient pu être, alors que les présidents agissent très certainement en poursuivant des buts, la fonction de président est aussi sémiotique et performative qu'exécutive<sup>40</sup>. Les études sur le pouvoir politique doivent envisager les stratégies et les pratiques politiques comme incorporées dans et structurées par une logique sémiotique autant que par des logiques institutionnelles et administratives. Politiciens, analystes médiatiques et citoyens prennent des décisions et identifient leurs propres préférences. Ils le font toutefois à l'intérieur de conditions culturelles qu'ils n'ont ni créées ni choisies.

### **Transformations du paysage médiatique et montée de la performativité politique à la télévision**

La section précédente a mis en lumière comment les stratégies de communication présidentielles, ainsi que la compréhension des citoyens quant à leur relation avec la sphère politique, ont changé au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Dans la présente section, il s'agira surtout de s'attarder à la manière dont les changements au sein des institutions médiatiques et les technologies de la communication ont redéfini la relation entre les acteurs étatiques et les publics. Éloignée des conditions de fragmentation, la politique à l'ère de Roosevelt (1933-1945) évoque plutôt le contraire de ces conditions ; un moment où la politique, les publics et les technologies de communication marchaient main dans la main en renforçant l'identité collective états-unienne et les liens de solidarité nationale.

.....  
40. Voir Anne Norton, *Republic of Signs: Liberal Theory and American Popular Culture*, Chicago, University of Chicago Press, 1993, p. 87.

Alors que Roosevelt demeurait un « président-négociateur » selon le modèle de Neustadt, il saisissait bien aussi l'importance de cultiver une relation favorable avec un large public. À une époque où le journal local était considéré comme le seul véhicule approprié pour livrer des nouvelles<sup>41</sup>, le président Roosevelt s'est servi une trentaine de fois de la radio pour communiquer directement avec le public états-unien afin de façonner sa compréhension des événements et d'aller chercher le support public autour d'enjeux comme la réforme bancaire ou l'élargissement de la Cour suprême ainsi que pour l'informer sur la perspective puis les progrès de la guerre.

Le roman et le journal, soutient Benedict Anderson<sup>42</sup>, ont joué un rôle essentiel dans l'établissement des conditions propices à l'essor de l'identité nationale. Disponible au public de même qu'à l'usage commercial au début des années 1920, la radio a à son tour permis à Roosevelt d'utiliser les technologies de communication pour cultiver une identité nationale et une solidarité renforcée à une époque où le peuple faisait face aux défis collectifs de taille que constituaient la Grande Dépression et la Deuxième Guerre mondiale. Loin d'évoquer l'image de l'austérité bureaucratique, Roosevelt, dans ses « conversations au coin du feu », a plutôt élaboré une relation avec son auditoire en s'identifiant à lui personnellement, dans des termes d'identité nationale et en se référant fréquemment aux auditeurs comme à « mes amis » ou à « mes compatriotes américains ». En plus de s'adresser directement au public états-unien, Roosevelt a aussi cultivé des relations informelles et collégiales avec les journalistes pour lesquels il donnait des conférences de presse bihebdomadaires. Il a, par exemple, créé le Bureau de presse de la Maison-Blanche, afin de faciliter l'échange d'information entre l'État et les médias<sup>43</sup>. Il a également peaufiné et contrôlé avec précaution son image et sa relation avec le public, en cherchant entre autres à projeter force et vigueur tout en cachant les effets de la polio.

À l'époque de la mort de Roosevelt en 1945, les journaux, la radio et les capsules de nouvelles au cinéma constituaient les technologies principales de dissémination des scripts et des images vers le grand public. La production de téléviseurs et le développement du réseau ont connu une pause durant la guerre; en 1948, environ 400 000 États-Uniens possédaient un téléviseur. La télévision est entrée dans le domaine politique en diffusant les rassem-

41. Sig Mickelson, *The Decade That Shaped Television News: CBS in the 1950s*, Westport, Praeger, 1998.

42. Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, New York, Verso, 1993, p. 4.

43. John Anthony Maltese, *Spin Control: The White House Office of Communications and the Management of Presidential News, 2<sup>nd</sup> Edition*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1994.

Pour les fins de la comparaison: il y avait 108 stations de télévisions en 1950, près de 1000 en 1960 et 1699 en 1995 (Mickelson, *op. cit.*, p. 6).

blements partisans de Harry Truman et de Thomas Dewey à l'été 1948. Cependant, comme l'infrastructure de diffusion en était encore à ses débuts, les débats n'étaient disponibles que pour les propriétaires de téléviseurs des régions de Boston, Washington D.C. et Pittsburgh.

Ces conditions vont changer rapidement et de façon draconienne lorsque la possession de postes de télévision explosera durant les années 1950 : approximativement 3 millions (9%) de foyers états-uniens possédaient un poste en 1950, alors qu'en 1960, environ 46 millions (86%) en détenaient un. Les signaux de télévision sont passés d'un accès régional à la desserte complète du pays en une décennie<sup>44</sup>; le contenu de nouvelles a accru sa proportion dans la programmation quotidienne; le personnel des chaînes de nouvelles a augmenté de façon exponentielle et la compétition entre les chaînes pour dominer le secteur prestigieux des nouvelles s'est enflammée. Alors que des animateurs radio renommés comme les « Murrow Boys » ont fait briller le médium à ses débuts, les émissions d'information à la télé ont commencé rapidement à remplacer les programmes de nouvelles les plus populaires à la radio<sup>45</sup>.

Alors que Roosevelt courtisait, à travers la radio, l'appui du public pour ses initiatives et que son successeur Truman employait un véhicule muni de haut-parleurs pour communiquer directement avec les électeurs, l'essor de la télévision au milieu des années 1950 a modifié profondément la relation entre l'État, les médias et les publics, et a ainsi servi de catalyseur pour la croissance et l'autonomie grandissante du pouvoir performatif. Même lorsque les nouvelles télévisées en étaient à leur stade de développement initial, quelques événements notoires ont préfiguré les transformations à venir : menacé par le scandale et pressé par des membres de son parti de renoncer à sa fonction, un candidat à la vice-présidence, Richard Nixon (en 1952), ira en ondes pour jouer son propre script au public états-unien; de même, un journaliste, Edward R. Murrow, confrontera le pouvoir constitutif d'un politicien, réitérant par là le modèle mythique du journaliste comme défenseur héroïque des idéaux démocratiques.

Sortie de l'enfance et entrée dans l'adolescence vers 1960, la télévision a illuminé les salons d'images et de discours concernant une crise nucléaire; des assassinats; la vie durant la guerre (la Guerre du Viêt-nam a été affublée du surnom de « Guerre de salon », alors que sa transmission était épurée en grande partie des dévastations de la guerre); des affrontements au pays entre les protestataires et les forces de police ainsi qu'un alunissage, pour ne

.....  
44. Pour comparaison, il y avait 108 stations en 1950, presque 1000 en 1960 et 1700 en 1995 (Mickelson, *op. cit.*, p. 6).

45. *Ibid.*, p. 10.

nommer que quelques moments télévisuels mémorables qui se sont produits durant cette décennie turbulente. Les technologies de la communication peuvent édifier des solidarités élargies mais elles peuvent aussi collaborer à leur érosion. Durant les années 1960 et 1970, la télévision a agi à la fois comme force centripète et centrifuge sur l'identité collective de la nation. La société civile a changé de manière draconienne pendant la décennie en devenant de plus en plus différenciée et en mettant en jeu des auditoires plus actifs et plus attentifs aux performances politiques.

Avec la télévision qui diffusera l'entrée en scène officielle de John F. Kennedy, le public états-unien deviendra plus conscient de ses droits<sup>46</sup> et plus polarisé au niveau idéologique<sup>47</sup>. Ces trois éléments se combineront pour opérer une transformation tant du sens que de la pratique de la politique, et ce, d'une manière qui continuera à définir la compréhension de ce que la politique signifie et la manière avec laquelle elle se présente pour les décennies à suivre. Kennedy a rompu avec le modèle de leadership établi par Roosevelt en initiant un changement dans l'autorité présidentielle, à partir d'une qui était fondée sur des négociations et des politiciens basés à Washington vers une autorité qui avait plus consciemment et stratégiquement encouragé une relation avec les publics, et ce, à travers des interviews avec des vedettes montantes des informations télévisées de même qu'en tenant des conférences de presse et en favorisant des relations rapprochées avec la presse. « La véritable rupture avec le système de Roosevelt est survenue avec John F. Kennedy, soutient Kernell, tout le monde, y compris les réseaux de télévision, était prêt pour un président publiquement actif<sup>48</sup>. »

Le pouvoir constitutif du médium télévisuel s'est véritablement démarqué avec le premier débat présidentiel en 1960. Le très habile John F. Kennedy y a projeté une image pleine de jeunesse et de vigueur contre un sombre Nixon apparaissant avec une mine terne et patibulaire. La mise en scène du débat a incité le président du réseau CBS de l'époque, Frank Stanton, à commenter: « Kennedy avait un merveilleux bronzage, portait un uniforme de la marine et un chandail bleu. [...] Nixon avait l'air mort. [...] Son teint était terrible, sa barbe était négligée et il ne voulait aucun maquillage. J'étais désolé pour lui<sup>49</sup>. » Durant les décennies subséquentes, les apparitions télévisées de Kennedy, par rapport à celles de Nixon, ont contribué à créer une

46. Voir Michael Schudson, *The Good Citizen: A History of American Civic Life*, New York, Martin Kessler Books, 1998, p. 7-10, 245-252.

47. Jeffrey C. Alexander, « Culture and Political Crisis: "Watergate" and Durkheimian Sociology », *Durkheimian Sociology: Cultural Studies*, J. C. Alexander (dir.), New York, Cambridge University Press, 1988, p. 196.

48. Samuel Kernell, *op. cit.*, p. 94.

49. Cité dans Newton N. Minow et Craig L. LaMay, *Inside the Presidential Debates: Their Improbable Past and Promising Future*, Chicago, University of Chicago Press, 2008, p. 28.

structure symbolique qui démontrait le pouvoir qu'avait l'image télévisuelle pour façonner la conscience politique du public. Ce n'est toutefois qu'avec l'assassinat de Kennedy en 1963 que le journalisme télévisuel a affirmé et institutionnalisé son pouvoir interprétatif. « Les grandes figures de l'industrie télévisuelle, en particulier les journalistes, considéraient Kennedy comme la sage-femme de leur propre naissance<sup>50</sup> », de dire le spécialiste en communications Barbie Zelizer, et « l'assassinat de Kennedy [...] a constitué un tournant dans l'évolution de la pratique journalistique états-unienne, [...] parce qu'elle a légitimé le journalisme télévisé comme médiateur de l'expérience nationale publique<sup>51</sup> ».

La télévision n'a pas seulement réduit le temps entre un événement et sa représentation publique, elle a créé une immédiateté visuelle qui a permis aux reporters d'accentuer leur présence sur la « scène », présence que l'œil du téléspectateur pouvait immédiatement et intuitivement confirmer. En combinant des techniques comme la diffusion à répétition d'images fortes sur fond de discours d'autorité, la juxtaposition et la simplification, les présentateurs de nouvelles et les reporters se sont transformés eux-mêmes en réalisateurs et acteurs dans l'expérience citoyenne des événements collectifs. Ces derniers pouvaient désormais être vus en temps réel et de façon répétée, et chacun venait avec un présentateur ou un journaliste familier et crédible qui narrait les détails et sa signification. L'image télévisée était modelée comme une fenêtre sur la réalité, et les reporters – en posant des questions poussées et en s'immisçant dans des situations dangereuses, voire souvent violentes, par exemple le reporter de CBS Dan Rather s'étant fait donner un coup de poing dans le ventre à la caméra pendant la Convention démocrate de 1968 – en sont venus à représenter une figure héroïque se sacrifiant pour la vérité, un sacrifice fait au service de l'auditoire. En s'insérant dans la société civile, les journalistes se sont projetés eux-mêmes comme les intermédiaires neutres entre l'État et le public et comme l'avant-poste et le dépositaire de l'interprétation de la vérité.

« À la fin des années 1960, la télévision a acquis le statut de médium par excellence des nouvelles », rapporte Zelizer<sup>52</sup>, et son essor « a conféré de la stature aux gens qui ont inscrit<sup>53</sup> » le discours télévisuel dans la conscience collective états-unienne. Pendant cette décennie, les nouvelles télévisées ont établi leur place tout près du centre rituel de la société comme une force

50. Barbie Zelizer, *Covering the Body: The Kennedy Assassination, the Media, and the Shaping of Collective Memory*, Chicago, University of Chicago Press, 1992, p. 29.

51. *Ibid.*, p. 4.

52. *Ibid.*, p. 29.

53. *Ibid.*, p. 5.



interprétative légitime. À peu près cinq ans après que cette nouvelle forme de pouvoir culturel eut émergé de l'assassinat de Kennedy, le présentateur de nouvelles Walter Cronkite est revenu d'une visite au Viêt-nam juste après l'offensive du Têt pour prononcer cet éditorial aux nouvelles du soir de CBS :

Qui a gagné et qui a perdu la grande offensive du Têt contre les villes? Je ne suis par certain. Les Viêt-Cong ne l'ont pas remporté par KO, mais nous non plus. Les arbitres de l'histoire en feront peut-être un match nul. [...] Nous avons été trop souvent déçus par l'optimisme des leaders états-uniens, tant au Viêt-nam qu'à Washington, pour avoir foi plus longtemps dans les éclaircies qu'ils ne cessent de voir dans les nuages les plus sombres. [...] Il apparaît maintenant plus certain que jamais que l'expérience sanglante du Viêt-nam va se terminer dans une impasse. [...] De dire que nous sommes aujourd'hui plus proches de la victoire, c'est croire, nonobstant l'évidence, les optimistes qui ont eu tort par le passé. De suggérer que nous sommes en proie à la défaite, c'est céder à un pessimisme déraisonnable. De dire que nous sommes embourbés dans un match nul semble la seule conclusion réaliste, même si elle n'est pas satisfaisante (27 février 1968)<sup>54</sup>.

Si la presse écrite et les reporters de terrain avaient déjà profondément érodé le discours de l'administration Johnson sur les efforts de guerre et que le support du public envers cette guerre allait déjà en s'amenuisant avant son émission, l'action de Cronkite représente néanmoins une étape dans le glissement vers des conditions fragmentées : il s'agit d'un exemple de rituel, mais le centre de ce dernier s'est déplacé progressivement du président et de l'État vers le présentateur des informations du soir. L'autorité interprétative s'est déplacée et a été conférée en partie au présentateur télé de CBS, « l'homme le plus digne de confiance des États-Unis », qui affirme ne pas être influencé par les impératifs politiques en vertu de son code suivant lequel il faut représenter les choses comme elles sont – code qui est réitéré de façon éloquent dans sa phrase type de fermeture : « et c'est ainsi que les choses sont ». Dans son émission sur l'offensive du Têt, Cronkite réaffirme sa prétention à la neutralité et au réalisme en posant la question la plus urgente – « qui gagne ? » – suggérant ainsi qu'il n'a pas la connaissance suffisante pour y répondre. La réalité est plus complexe que ce que les dirigeants le laissent croire, soutient Cronkite, qui fait appel à « l'évidence », c'est-à-dire à son expérience de terrain, pour étayer son autorité interprétative.

À travers sa performance, Cronkite délimite le terrain de la société civile, en s'identifiant lui-même au peuple : « nous » avons été trop souvent dupés par les dirigeants de la nation. Il se différencie cependant des citoyens ordinaires et indique par là que son interprétation possède davantage d'autorité

.....  
54. Walter Cronkite, « We are Mired in a Stalemate », dans Gregory Allen Olson (dir.), *Landmark Speeches on the Vietnam War*, College Station, Texas A&M University Press, 2010, p. 124-125.

que celle de Monsieur tout-le-monde, et ce, par le simple fait que son éditorial soit le produit d'un voyage qui lui a permis d'être un témoin direct de la guerre au Viêt-nam. « L'histoire » dans l'éditorial correspond en gros au fait que Cronkite propose son interprétation de la trajectoire de la guerre contre celle de l'État ; Cronkite rapporte que le public a été induit en erreur et que la vérité constitutive et interprétative provient des nouvelles télévisées plutôt que des officiels de l'État.

Le président Johnson fit une sortie en ondes un mois plus tard pour annoncer qu'il ne représenterait pas le Parti Démocrate aux élections présidentielles de novembre 1968. Bien entendu, l'exposé de Cronkite sur l'offensive du Têt a été un facteur parmi une myriade d'autres dans cette décision. Ces facteurs incluent certainement aussi la bonne performance d'Eugene McCarthy dans l'élection primaire du New Hampshire du 12 mars de même que la décision de Robert Kennedy de briguer la position quelques jours auparavant. Aux fins de la présente étude, l'idée n'est pas de déterminer quel événement singulier a causé l'autre, ou bien de savoir si Cronkite a provoqué le retrait de Johnson. Il s'agit bien plutôt de montrer que l'espace communicatif qu'est la sphère civile a été transformé durant la décennie par des changements dans les styles et stratégies de leadership présidentiel, par un public divisé et de plus en plus différencié et par un fort défi posé au centre discursif (*narrative center*) tant par les journalistes de la presse écrite que par l'autorité accrue des informations produites pour la télévision. Nous sommes passés d'une situation où Franklin D. Roosevelt dirigeait les rituels nationaux à la radio à celle où un présentateur de nouvelles propose un contre-discours et une reconstitution de la situation de la nation dans son émission du soir. En soutenant que la réalité est plus complexe que ce que nous laissent croire les officiels de l'État, Cronkite complexifie le centre culturel à la fois en confrontant l'idée dominante sur ce qui se passe dans l'environnement collectif et en se présentant lui-même comme un metteur en scène alternatif de l'expérience nationale.

En plus d'avoir créé le Bureau des communications de la Maison-Blanche en 1969, afin de faciliter la prise de parole devant public sans être filtré par la presse, Nixon a commencé au cours de sa première année en poste à faire s'immiscer la politique présidentielle dans la culture de la télévision et a continué d'augmenter grandement l'utilisation de ce médium pour parler directement aux téléspectateurs de la nation durant son mandat<sup>55</sup>. Au même titre que l'essor des chaînes de nouvelles spécialisées au milieu des années 1990 a créé un environnement de communication institutionnel au point

.....  
55. Voir Samuel Kernell, *op. cit.*, p. 136.

d'attiser le scandale Clinton, en 1973, les quatre chaînes que sont NBC, CBS, ABC et PBS étaient bien positionnées pour agir comme pont interprétatif entre les procédures d'investigation étatiques concernant l'affaire du Watergate et les publics de la nation. En dépit de certaines résistances chez les officiels chargés de l'enquête, chez certains membres du Congrès et chez l'administration Nixon, les audiences du Comité sénatorial spécial et les recommandations du Comité judiciaire de la Chambre ont entraîné une couverture télévisuelle importante et un auditoire monstre<sup>56</sup>. Quand les journalistes de la presse écrite ont sorti le scoop, en particulier grâce à la collaboration de l'informateur Gorge Profonde et avec les reporters Woodward et Bernstein du *Washington Post*, nous avons affaire à une combinaison de performativités par les officiels de l'État, les procureurs et les avocats de la défense, de même que les témoins à la télévision, qui ont facilité la transformation symbolique du Watergate « cambriolage raté et politique *as usual* » en Watergate « crise de la démocratie », c'est-à-dire en symbole évocateur de la corruption présidentielle qui marquera l'époque dans l'imaginaire public<sup>57</sup>.

Les événements de 1973-1974 ont forgé le symbole qu'est le « Watergate » à travers un processus complexe de changements culturels au sein des publics, à travers les efforts d'enquêtes journalistiques et juridiques et à travers l'événementialité (*event-ness*)<sup>58</sup> engendrée par les procédures télévisées du Sénat et du Comité judiciaire. Concernant les téléspectateurs, la polarisation sociale et idéologique des années 1960 s'est atténuée à la suite de la victoire écrasante de Nixon lors de sa réélection de 1972, permettant à la gauche d'adopter un cadre symbolique critique et universaliste ayant confiné la droite à des tendances symboliques plus traditionnelles et particularistes. Les acteurs lors des audiences ont fait montre d'une nouvelle sensibilité théâtrale, en se montrant dans les déguisements ayant fait leurs preuves pour signaler des solidarités et pour éveiller l'identification avec des personnages d'autorité du passé chez les publics de la télévision.

Des moyens de production symbolique comme des accessoires et des costumes peuvent être choisis consciencieusement afin de susciter des réactions particulières dans l'auditoire, mais ils ne sont pas nécessaires. Malgré l'intention d'un acteur, le matériel expressif n'a de sens qu'en relation avec la manière dont il a été manifesté et employé lors d'événements passés et en relation avec les autres mécanismes symboliques que l'on retrouve dans la

56. Voir Jeffrey C. Alexander, « Culture and Political Crisis... », *op. cit.*, p. 190.

57. Voir *idem* et Michael Schudson, *Watergate in American Memory: How We Remember, Forget, and Reconstruct the Past*, New York, Basic Books, 1992.

58. Voir Jason L. Mast, « The Cultural Pragmatics of Event-ness », dans Jeffrey C. Alexander, Bernhard Giesen et Jason L. Mast (dir.), *op. cit.*

représentation théâtrale en question. Le président du comité sénatorial, Sam Irvin, par exemple, transportait avec lui une Bible et une copie de la Constitution pendant toutes les procédures, donnant à penser davantage à un homme attaché à des idéaux élevés de justice qu'à un homme engagé dans de la politiciaillerie. Quand Nixon a démis le procureur spécial Archibald Cox, la presse a emprunté le langage du passé pour désigner l'événement comme le « Massacre du samedi soir », associant ainsi cet acte politique aux méthodes sans pitié et profondément antidémocratiques de la mafia des années 1920 à Chicago – plus particulièrement aux meurtres qu'elle avait commis et qui sont mieux connus sous le nom du « Massacre de la Saint-Valentin »<sup>59</sup>.

La télévision a invité les procédures d'État dans les foyers. Par rapport à la multitude d'options de divertissement et de nouvelles, d'un côté, et à la teneur plus idéologique des nouvelles du câble qui proposent leurs éditoriaux à la fin des années 1990, de l'autre, les quatre réseaux à l'époque du Watergate coopéraient les uns avec les autres pour assurer une couverture complète et sans publicité des audiences publiques. Les États-Uniens ont fait entorse à leur routine ordinaire en grand nombre pour prendre part symboliquement et émotionnellement aux débats télévisuels.

Les acteurs présidentiels subséquents auront à travailler avec beaucoup plus d'ardeur pour conserver l'aura de la présidence et pour personnifier les rôles culturellement scénarisés qui dépeignent le président comme une figure sacrée – au sens durkheimien du terme – dans le théâtre de la démocratie. Après le Watergate, les présidents pouvaient beaucoup plus facilement échouer à paraître présidentiels ; la fonction ne définissait désormais plus l'essence sociale de l'acteur. Bien plutôt, le Watergate a permis de montrer que ce qui était perçu comme l'essence présidentielle était en fait un pouvoir de nature culturelle, et que les présidents futurs auraient à travailler beaucoup plus fort et sans relâche afin de bien jouer le rôle de président et ainsi ne pas perdre l'auréole incombant à la fonction.

Non seulement y avait-il une érosion profonde du pouvoir constitutif de la présidence, mais une autre institution fondamentale est également entrée dans le centre rituel de la communauté nationale. Les médias télévisés se sont institutionnalisés et, avec la presse en général, ont créé un bassin de puissantes critiques ayant triomphé dans leurs efforts professionnels pour offrir un contre-script face à celui de l'Administration. Finalement, la sensibilité critique a crû pour prendre place dans les subjectivités des auditoires, et ce, tel que l'indique l'usage de plus en plus fréquent du mot « spin » dans les années 1980-1990.

.....  
59. Voir Jeffrey C. Alexander, « Culture and Political Crisis... », *op. cit.*, p. 197.

Avant Clinton, les présidents Nixon, Carter et Bush père ont gouverné pendant des périodes de profond déclin de la confiance envers les acteurs et les institutions politiques<sup>60</sup>. Ford et Carter, par exemple, ont accompli leurs hautes fonctions avec la difficile tâche de reconstruire le lustre perdu dans le sillage des « présidences impériales<sup>61</sup> » de Johnson et de Nixon, et avec celle de réparer la division entre l'État et les publics en raison du Viêt-nam et du scandale du Watergate. La brève présidence de Ford a été, et est encore, définie par l'amnistie de Nixon. Cette grâce a constitué à la fois un geste symbolique de réconciliation nationale et une action politique dévastatrice ayant déclenché un déclin précipité de son taux de satisfaction populaire, une chute dont il ne se remettra pas. Le mandat de Ford a aussi été défini par ce que le magazine *Time* a appelé, en mai 1976, « Le problème ridicule » : le Watergate a bouleversé la géométrie symbolique établie par l'histoire, selon laquelle la présidence forme invariablement le centre gravitationnel de la nation. Ce n'est guère étonnant que Ford ait lutté si fort pour incarner de façon convaincante le rôle que demande la plus haute fonction du pays, étant donné le choc profond qu'a causé le Watergate dans la cosmologie du système. Ces conditions, aussi injustes qu'elles aient été pour l'homme, ont tourné Ford en dérision et ont attiré un déluge de critiques comiques. La mémoire publique quant au président est autant influencée par le comédien Chevy Chase le parodiant comme un balourd maladroit dans l'émission comique *Saturday Night Live*, que par ses anciens exploits athlétiques ou par la façon avec laquelle il a géré les défis liés à ses fonctions officielles.

Enveloppé dans les vestiges de ses anciens personnages de télévision et de cinéma, des cow-boys et soldats toujours entourés de joyeux lurons, et avec la sagacité d'un acteur professionnel, Ronald Reagan a quant à lui remaillé (*re-fused*) les exigences du rôle de président. *A contrario* de ses prédécesseurs, et de Nixon en particulier, Reagan possédait une personnalité et une expérience toute désignée pour fondre son personnage dans les attentes liées au rôle présidentiel. Guidé par une équipe de communication extrêmement bien organisée et disciplinée<sup>62</sup>, Reagan a également bénéficié du fait d'une presse qui sortait d'une orientation critique et investigatrice qu'elle avait si bien aiguisée durant les administrations Johnson et Nixon<sup>63</sup>. En plus de faire face à une presse plus courtoise et respectueuse, Reagan affectera le paysage médiatique en mettant fin à la doctrine de l'équité qui, depuis

60. Voir Marc J. Hetherington, « The Political Relevance of Political Trust », *The American Political Science Review*, vol. 92, n° 4, 1998, p. 791-808.

61. Voir Arthur Meier Schlesinger, *The Imperial Presidency*, Boston, Houghton Mifflin, 1973.

62. Voir W. Lance Bennett, *News: The Politics of Illusion*, Boston, Longman Classics in Political Science, 2007, p. 138-139.

63. Voir Mark Hertsgaard, *On Bended Knee: The Press and the Reagan Presidency*, New York, Farrar Straus Giroux, 1988.

ses débuts en 1949, réclamait des diffuseurs qu'ils fournissent « une opportunité raisonnable à la présentation d'opinions contraires concernant les enjeux publics controversés<sup>64</sup> », et en mettant conséquemment la table pour la montée de Rush Limbaugh et de ses acolytes sur la radio parlée de la fréquence AM, de même que celle des chaînes d'information idéologiquement orientées comme FOX News ou MSNBC. Selon Kernell, Reagan préférerait gouverner en s'adressant au public plutôt qu'en négociant avec les leaders de Washington et du Congrès<sup>65</sup>. Si Kernell s'intéresse d'abord à l'examen des récompenses et des écueils des sorties publiques des présidents, sa description de Reagan attire le regard sur la dimension performative des exigences contemporaines de ce type de leadership :

Essayez d'imaginer un individu mieux servi par l'expérience, le tempérament et l'idéologie que Ronald Reagan pour régner grâce à des sorties publiques. C'est difficile à trouver. En tout cas, certainement pas George H. W. Bush, qui a servi huit ans comme doublure de ce dernier, mais qui, au pouvoir, se montra long à démarrer et court en vision. Bill Clinton était certainement meilleur que Bush dans ses sorties publiques, mais peut-être pas aussi bon que Reagan. Reagan a apporté à la présidence des qualités idéales pour cette nouvelle stratégie de gouvernance et sa performance a été à la hauteur<sup>66</sup>.

## **La politique et les conditions de fragmentation au tournant du siècle**

Au cours des dernières décennies, les sciences sociales ont entrepris un tournant culturel (*cultural turn*), mais cela ne semble pas exactement avoir influencé l'étude du pouvoir en venant seulement intervenir de manière sporadique dans l'étude du leadership politique. Qu'est-ce que cela signifierait de faire de la théâtralité et de la signification quelque chose de central pour les luttes de pouvoir, en général, et pour les présidences récentes, en particulier ? En utilisant le cadre de la *Cultural Pragmatics*, il devient possible de montrer que la nature du pouvoir dans les démocraties a changé dramatiquement au fil du XX<sup>e</sup> siècle alors que les politiciens ont changé leur style de leadership, que le journalisme politique par le biais de sa dissémination à la télévision s'est approprié une plus grande autorité interprétative et que les publics sont devenus plus complexes, critiques et individualisés. C'est alors que sans trop de surprise, dans le cas des États-Unis, cela a favorisé des personnalités « performatives » comme Reagan, Clinton et Bush fils (l'acteur anti-jeu) et a pour ainsi dire puni sévèrement des personnalités peinant à

64. Kathleen Hall Jamieson et Joseph N. Cappella, *Echo Chamber: Rush Limbaugh and the Conservative Media Establishment*, New York, Oxford University Press, 2008, p. 45.

65. Voir Samuel Kernell, *op. cit.*, p. 174.

66. *Ibid.*, p. 148.

incarner ce style performatif tels le distant Georg Bush père, Bob Dole, le candidat défait par Clinton en 1996 qui parlait de lui à la troisième personne ou encore Al Gore et sa personnalité changeante lors de son essai infructueux pour conquérir la Maison-Blanche en 2000.

Le caractère politique de Clinton a prospéré tardivement dans son premier mandat au moment, de fait, où il a été mis sous pression par l'opposition et où il a été de plus en plus l'objet d'investigations par les corps compétents. Il adopta alors le rôle du gentleman cambrioleur – quoiqu'un de réputation mitigé ; un rôle privilégiant la communauté et la protection des faibles contre la prédation des puissants tout en échappant de peu lui-même aux poursuites incessantes d'investigateurs puissants<sup>67</sup>. Son infâme négation, index à l'appui, quant au fait d'avoir eu une affaire avec la stagiaire de la Maison-Blanche Monica Lewinsky jouée devant les caméras de télévision s'est montrée heureuse dans sa capacité à juguler les sondages négatifs et en réduisant de beaucoup l'atmosphère de plus en plus ritualisée de la première semaine du scandale en janvier 1998. Tandis que le script en question s'est révélé un mensonge, la performance de Clinton mit néanmoins un terme au control narratif opéré par son opposition conservatrice et créa ainsi un espace de contre-performance dans lequel lui et son équipe purent narrer à leur tour cette opposition conservatrice selon qu'elle était corrompue et qu'elle était le véhicule contre-démocratique d'un projet ritualistique illégitime.

Avant le 11 septembre 2001, George Bush fils incarnait plusieurs rôles allant de celui d'une correction prévisible des années Clinton au playboy libre d'esprit, mais inconséquent, en passant par celui d'un effort musclé du Parti républicain pour reconquérir la présidence par l'entremise d'un processus électoral hautement douteux. Si Clinton a accompli son inversion symbolique dans le sillage de l'attentat d'Oklahoma City en 1995, Bush fils a accompli probablement la plus importante métamorphose de son personnage dans les cendres du World Trade Center en prenant un porte-voix pour s'adresser aux sauveteurs à la suite des attaques du 11 septembre. Proclamant qu'il entendait les sauveteurs lui crier des choses et que les ennemis de la nation allaient les entendre également, Bush fils commença à se transformer, en partie du moins, en un cowboy issu d'un cadre symbolique divisé. D'une part, en se présentant comme le maréchal Will Kane, le personnage héroïque incarné par Gary Cooper dans *High Noon*, Bush invoqua des symboles propres au genre western tels le « wanted dead or alive » et a, de fait, choisi de se tenir seul devant ce que la communauté percevait comme une menace, c'est-à-dire sans l'aide des « grands parleurs » des Nations Unies.

.....  
67. Voir Jason L. Mast, *op. cit.*

D'autre part, plusieurs puissances européennes, de même que la majorité des Américains opposés à la guerre, virent en lui un cowboy davantage du type de l'étranger, le personnage incarné par Clint Eastwood dans *High Plains Drifter*, un mystérieux franc-tireur engagé pour protéger une communauté s'attendant à une rétribution vengeresse. *In fine*, l'étranger se montre être un remède plus dangereux, mortel et désastreux que la menace elle-même.

La guerre du Viêt-nam amena une intense couverture de presse, une volonté institutionnelle de s'engager dans des contre-performances et donna naissance à un des symboles de fragmentation des plus puissants qui soit : le fossé de crédibilité (*credibility gap*) qui donna son nom à l'affaiblissement ritualistique du pouvoir. L'aventure de l'armée américaine en Irak en 1991, sa couverture télévisuelle équivalant à regarder des jeux vidéo, et la seconde invasion de 2003 semblent avoir failli à régénérer ce genre d'orientation critique et hautement sceptique<sup>68</sup>. Dans les deux marches vers la guerre, les scripts de la presse révélèrent une tendance asymptotique à simplement reproduire et à naturaliser ceux préférés par l'État. Cela étant, il est certainement intéressant de noter qu'au Viêt-nam, comme dans la seconde invasion de l'Irak, il a fallu plusieurs années avant que les médias dominants construisent des critiques élargies des scripts officiels et qu'ils produisent eux-mêmes des scripts dépassant l'étude des batailles, par exemple, pour plutôt critiquer les raisons derrière l'effort de guerre plus généralement.

Le principal argument à extraire des cas ici présentés est que la fragmentation et la présence et la vitalité de contre-scripts dans la sphère publique ne sont ni évolutives ni téléologiques et qu'en ce sens, elles peuvent soit s'étendre soit se rétracter suivant différentes conditions, en particulier en temps de guerre. Alors que les conditions actuelles de fragmentation pourraient rendre les performances visant légitimité et autorité plus difficiles et sujettes à des interruptions, les acteurs étatiques, et les présidents en particulier, continuent de contrôler des moyens de production symboliques puissants, entre autres des équipes de scribes et des pouvoirs institutionnels qui, lorsqu'ils sont utilisés diligemment, peuvent créer des performances persuasives et pénétrantes<sup>69</sup>.

Le mandat du président Obama révèle une structure dramatique hautement similaire à celle de Clinton, avec l'idée d'une couverture universelle en santé de retour à l'ordre du jour, une défaite décourageante au Congrès

68. Voir Douglas Kellner, *The Persian Gulf War*, Boulder, Westview Press, 1992 et Douglas Kellner, *Cinema Wars: Hollywood Film and Politics in the Bush-Cheney Era*, Malden, Blackwell, 2009.

69. Je voudrais remercier les évaluateurs anonymes de ce texte pour m'avoir incité à mieux prendre en considération les diverses manières par lesquelles la relation entre les scripts médiatique et étatique durant l'invasion de l'Irak s'inscrivent dans une théorie de la fragmentation et pour avoir suggéré une réponse perspicace à cette question.



à mi-mandat et une tragédie violente en Arizona ayant impliqué l'élaboration d'un symbolisme politique renouvelé, sinon révolutionnaire. Durant la campagne, Obama a fait sa fortune sur un jeu oratoire émouvant et en se présentant avec un flegme magistral. Toutefois, il s'est agi d'un archétype difficile à perpétuer sur les champs de bataille sales et désordonnés de la politique-spectacle washingtonienne. À la veille de la prochaine saison électorale, Obama fait aussi face à un retour du conservatisme qui n'est pas sans rappeler la révolution opérée au Congrès par Newt Gingrich en 1994.

Sous les conditions présentes de la fragmentation, dans lesquelles les acteurs étatiques, les critiques médiatiques et les publics en sont à négocier la trajectoire future de la nation, le pouvoir politique se réfère à la capacité de former et d'informer les compréhensions de la réalité. Le pouvoir est « performé » à l'intérieur d'un contexte dramatique et les dirigeants politiques représentent les principaux protagonistes dans le drame de la démocratie. La présidence transmet à son titulaire un haut degré de pouvoir institutionnel et dramatique. Cependant, le drame de la démocratie signifie que la présidence n'est pas indépendante, mais sujette à une critique et une évaluation constante de la part des critiques médiatiques et des publics. La critique est synonyme d'interprétation et les interprétations sont formées de composantes symboliques à la fois tangibles et profondément structurelles. Dans une démocratie, le pouvoir institutionnel est dépendant du pouvoir dramatique et performatif. Non seulement les choix de politiques publiques, mais les actions politiques et législatives sont développés et poursuivis à l'intérieur de ces contextes culturels partagés quant à la compréhension et à la théâtralité du monde.

Traduit de l'anglais par  
Antoine Gauthier et Jonathan Roberge